Revue de presse sortie la Hammer

"Une décadence réjouissante"

LE FIGARO

*

"La Hammer reste synonyme d'une tradition de la terreur"

TÉLÉRAMA

*

"Kitsch à souhait!"

ROLLING STONE

*

"Leur charme désuet fait délicieusement sourire, dans leurs réussites comme dans leurs plantages magistraux"

ROLLING STONE

*

"Un condensé de contre-culture assaisonné de sang chaud"

LIBÉRATION

*

"Dans les années 70, le Studio Hammer, cette entreprise très familiale a livré d'étranges hybrides, qui peuvent receler de sacrées surprises"

MAD MOVIES

*

"Les grands mythes gothiques revisités avec une touche de modernité (gore, érotisme, humour, ou les trois à la fois !)"

LE FIGARO

*

"Panel de choix pour firme de légende"

ECRAN FANTASTIQUE

*

"Une curiosité qui n'évite pas le kitsch mais s'avère captivante grâce à son atmosphère dérangeante, son outrance et son casting : le ténébreux Christopher Lee, Richard Widmark à contre-emploi et la débutante Nastassja Kinski, âgée de 15 ans à l'époque. S.B"

LE JDD (sur Une fille pour le diable)

TÉLÉRAMA

"Hammer 1970-1976, Sex & Blood" : un coffret plein de frissons gore et polissons



Doublée au début des années 1970 par "L'Exorciste" ou "Massacre à la tronçonneuse", la firme pionnière du cinéma d'horreur ne tarde pas à se relancer et joue la carte de la surenchère : plus de sang, plus de sexe, plus de violences amorales et de tortures sadiques. Tout un programme, dont témoignent sept films épouvanto-graveleux aujourd'hui réunis dans un coffret DVD/Blu-ray.

Ça commence par la fin avec le tome 2 des films de la Hammer, soit sept films – pour la plupart recommandables – produits, entre 1970 et 1976, par ce studio spécialisé dans les films d'horreur. Pourquoi pas, au royaume des croix latines inversées et autres rites contre-nature (le tome 1 devrait suivre en 2021)! Avec ses petits budgets, ses gros effets et ses récits classiques, la Hammer reste synonyme d'une tradition de la terreur, des années 1950 à 1970. Son contrat avec la plus solide Universal lui permet en effet de recycler les monstres « sous contrat » avec ce studio, comme la créature de Frankenstein, le loup-garou ou le fantôme de l'Opéra. La Hammer enchaîne les productions comme autant de promesses, en quatre-vingt-dix minutes de frissons gore et polissons, voire rétrogrades, de violence en Technicolor et d'aplats de couleurs rougeoyantes, de jeux d'ombre bon marché et de châteaux des Carpates en carton-pâte.

Une chauve-souris en caoutchouc

Au cours des années 1970, la firme fait cependant l'expérience de ses limites. La concurrence est rude et après *La Nuit des morts-vivants*, *Rosemary's Baby*, *L'Exorciste* ou *Massacre à la tronçonneuse*, le public ne veut plus être juste effrayé, mais choqué. À la croisée des chemins, le choix est donc fait d'en rajouter dans le gore, les starlettes en nuisette et la satisfaction déraisonnée des désirs par des créatures surnaturelles, libertines et amorales (en premier lieu, un Dracula aristocratique et convaincu de sa supériorité, sous les traits livides de l'acteur maison, *Christopher Lee*). Celui-ci est présent dans ce coffret avec *Les Cicatrices de Dracula* (1970), qui accumule les scènes de sadisme sans trop de logique. Le film rappelle ces jours anciens où une salle entière était terrorisée par une chauve-souris en caoutchouc, manipulée grâce à deux fils visibles et qui crache de la peinture écarlate.



Les Démons de l'esprit (1973) joue plutôt sur l'inceste et la possession satanique au sein de la noblesse européenne déliquescente du XIXe siècle, fascinée par les théories du physicien allemand Franz Mesmer (guérir la folie par l'hypnose). Clou du spectacle : un homme fait l'amour à sa femme recouverte des blessures qu'il lui a infligées. Elle se tranche ensuite la gorge, sous les yeux de ses deux enfants... Les bonus (ce coffret en propose une avalanche) nous apprennent que Marianne Faithfull et James Mason ont refusé le film... Il est cependant très supérieur à *Une fille pour le diable* (1976), un succédané fauché de *L'Exorciste* où les acteurs passent leur temps au téléphone (son cordon se transforme en serpent!)

La momie sans bandelettes

Même s'il n'atteint pas les sommets parodiques de *Frankenstein junior*, de Mel Brooks, *Les Horreurs de Frankenstein* (1970) bénéficie quant à lui de son second degré. Dans le rôle de la créature, David Prowse, futur Dark Vador, impose déjà une présence anxiogène. *Dr Jekyll et Sister Hyde* (1971) voit le savant de Robert Louis Stevenson transformé en femme charismatique, qui déclenche une guerre des sexes à l'intérieur d'un seul corps. Une grande réussite, drôle et irrévérencieuse, pour les uns, une comédie transphobe pour les autres. *La Momie sanglante* (1971) et sa reine égyptienne maléfique sans bandelettes, mais parfaitement conservée et évidemment nue et plantureuse dans son sarcophage, est lui aussi un chef-d'œuvre de Grand-Guignol.



Le terme statuesque semble même avoir été inventé pour définir le physique et le jeu de son actrice, Valerie Leon. Enfin, *Sueur froide dans la nuit* (1972) est un thriller paranoïaque dont l'héroïne, à qui personne ne fait confiance, est un symbole du peu de droits sociaux accordés aux femmes en Angleterre, au début des années 1970, et un cri de colère en faveur du changement. Un film féministe de la Hammer ? Ultime provocation !

Julien Welter

COFFRET HAMMER TOME 2

Panel de choix pour firme de légende

BR.FILM ★★★★★/ BONUS ★★★

(Scars of Dracula/The Horror of Frankenstein, Dr Jekyll & Sister Hyde, Blood of the Mummy's Tomb/Fear in the night/Demons of the mind/To the devil a daughter). Royaume-Uni. 1970-1976. Réal.: Peter Sasdy, Seth Holt, Peter Sykes, Roy Ward Baker, Jimmy Sangster.

Avec: Christopher Lee, Ralph Bates. Edit.: Tamasa. Format: 1.66 – support: BR & DVD – 1h35/1h35/1h37/1h34/1h29/1h33.

assemblant sept films emblématiques produits par la Hammer de 1970 à 1976, ce coffret mélange pour notre plus grand plaisir perpétuation des cycles phares de la firme et œuvres autonomes à redécouvrir séance tenante...

Pour se maintenir à flot à l'orée des années 70 et lutter contre la concurrence de la surenchère gore en provenance des États-Unis, la Hammer mise à la fois sur une nouvelle génération de réalisateurs (Peter Sasdy, Seth Holt et Peter Sykes) et le talent d'artisans chevronnés comme Roy Ward Baker et Jimmy Sangster, battant commodément le rappel de ses mythes gothiques en proposant à Christopher Lee de camper

l'esprit de Peter Sykes (1939-2006) lorgne du côté d'un gothique sanglant mêlant agissements sataniques et superstitions campagnardes. Autour des vétérans Robert Hardy et Patrick Magee, Shane Briant (Frankenstein et le monstre de l'enfer) et la chanteuse Gillian Hills (Orange Mécanique) confèrent une inquiétante fraicheur à cette bande teintée d'érotisme, au final empalant saturé d'hémoglobine. Dans le moderne Sueur froide dans la nuit, Judy Geeson subit les assauts répétés d'un manchot doté d'une prothèse supposé être Peter Cushing, Ralph Bates et Joan Collins ne paraissant toutefois pas étrangers à cette angoissante machination, moins démoniaque cependant que celle ourdie par Christo-



une nouvelle fois Dracula, sous la houlette de Roy Ward Baker, pour un opus conforme à l'univers du roman de Stoker plutôt réussi et davantage sadique que les précédents. La même année que Scars of Dracula, Jimmy Sangster se charge

des Horreurs de Frankenstein avec non pas Peter Cushing mais Ralph Bates dans le rôle du savant fou imaginé par Mary Shelley, entouré par les belles Kate O'Mara et Veronica Carlson, le monstre étant campé par David Prowse le futur Dark Vador. Quant à la Momie, elle reprend vie sous les traits voluptueux de Valérie Leon tandis que Seth Holt décède hélas durant ce tournage bouclé par Michael Carreras. Audacieux en diable, Dr Jekyll et Sister Hyde offre à Martine Beswick son meilleur rôle, Ralph Bates héritant de son corps de rêve comme de ses penchants criminels dans cette sulfureuse variation transgenre du roman de Stevenson. Moins connu mais non moins remarquable, Les démons de

pher Lee afin de livrer Nastassja Kinski à Satan dans *Une fille* pour le diable dont Richard Widmark s'évertue en 1976 à contrarier les projets, véritable chant du cygne de la maison.



BR / Cet ambitieux coffret que nous livre Tamasa ce mois-ci propose chacun des sept films dans de magnifiques copies augmentées de nombreux suppléments parmi lesquels des présentations des métrages par Nicolas Stanczik, des documentaires nous emmenant dans les coulisses des tournages, l'évocation des débuts de la Hammer et de son évolution au fil des décennies par Bruno Terrier, une approche de l'humour macabre dans Les Horreurs de Frankenstein (18') et des arts occultes dans Une fille pour le diable (19'), soit plus de sept heures de bonus enrichis d'un livret de 48 pages, en attendant la livraison du tome 1 en 2021 qui ciblera les années 60.



u début des années 70, la Hammer est aux abois. Financièrement car incapable de trouver à nouveau des accords de distribution avec les majors américaines qui faisaient un peu plus que mettre du beurre dans les épinards ou de la jelly dans le brunch.

Structurellement à cause de tensions internes. Artistiquement car le fantastique gothique telle qu'elle l'a défendu depuis les années 50 se voit débordé de toutes parts par de nouvelles façons d'effrayer le chaland-spectateur. Se renouveler devient donc une urgence, quand bien même le manque de moyens ne sera pas son meilleur allié dans l'opération. Pour y parvenir, la maison de production anglaise va essayer de pousser un peu plus loin le curseur de ce qui a fait l'un de ses

MARTEAU Piquant

Un coffret de sept films comme autant d'essais de la Hammer de survivre à sa splendeur passée, quitte à tout oser et à se faire plus... osée! Kitsch à souhait!

Par XAVIER BONNET



Hammer Tome 2

1970-1976 Sex & Blood

TAMASA/ STUDIOCANAL

attraits et que résume mieux que bien des discours le sous-titre de ce coffret récapitulatif d'une fin annoncée: "Sex and blood"! Sur six des sept films réunis ici (Sueurs froides dans la nuit s'essayant davantage à actionner les ressorts de l'angoisse), l'hémoglobine y est en effet à peu près aussi généreuse que les formes et les poitrines de leurs héroïnes, légèrement vêtues ou pas vêtues du tout... Les scénarios peuvent dès lors chercher à s'aventurer vers des terrains parfois glissants pour rafraîchir les légendes antiques (Dracula, Frankenstein, Jekyll, Momie) ou tenter de courir après un occulte qui ne lui va pas forcément bien au teint. Un demisiècle plus tard, leur charme désuet fait délicieusement sourire, dans leurs réussites comme dans leurs plantages magistraux!

LE CLASSIQUE À REVOIR





Christopher Lee dans Une Fille pour le diable. (Tamasa Distribution)

Pour les amateurs d'horreur gothique, la Hammer, célèbre société de production britannique, fait office de référence absolue. Elle a connu son âge d'or de 1955 à 1970 en revisitant les monstres des classiques des studios américains Universal d'avant-guerre comme Dracula ou la créature de Frankenstein. Aujourd'hui, StudioCanal édite un coffret regroupant sept films tardifs sous le label "Sex & Blood", avec notamment Une Fille pour le diable (1976), de Peter Sykes.

L'histoire d'un prêtre qui, après avoir été excommunié, fonde une secte satanique et élève en son sein une jeune fille promise à ses 18 ans à devenir l'incarnation du démon sur Terre. Quand la date anniversaire approche, un écrivain expert en occultisme semble être le seul à pouvoir la soustraire à ce destin funeste...

Ce long métrage témoigne de la tentative de la Hammer de se renouveler face à l'arrivée d'auteurs comme Roman Polanski (Rosemary's Baby) et William Friedkin (L'Exorciste) aux Etats-Unis. Il ne recule devant aucune provocation (érotisme, gore) dans cette série B méconnue et décadente qui retrace l'émancipation d'une innocente qu'on cherche à pervertir.

Une curiosité qui n'évite pas le kitsch mais s'avère captivante grâce à son atmosphère dérangeante, son outrance et son casting : le ténébreux Christopher Lee, Richard Widmark à contre-emploi et la débutante Nastassja Kinski, âgée de 15 ans à l'époque. S.B.

Coffret Hammer 1970-1976 Sex & Blood chez StudioCanal, 7 DVD, 80 euros. Le film Une Fille pour le diable peut être vu, seul, en VOD à partir de 2 euros sur MyCanal.

Ressortant simultanément en salles et en Blu-ray via Tamasa, sept films mettent en lumière la dernière période de la Hammer, la boîte de pointe du cinéma d'épouvante gothique à l'anglaise. Dans les années 1970, cette entreprise très familiale a livré d'étranges hybrides, qui peuvent receler de sacrées surprises.

LA HAMMER 70'S

DE L'HORREUR AU CRÉPUSCULE



PAR GILLES ESPOSITO.

'année 1968 marque sans doute un apogée pour la Hammer Films. Le patron de la boîte, James Carreras, reçoit le prestigieux « Queen's Award to Industry » pour avoir fait rentrer un paquet de millions de dollars sur le territoire britannique. Il sera même sacré Chevalier au début de l'année suivante. L'homme doit alors mesurer le chemin parcouru depuis la période d'avant-guerre, où il avait rejoint la petite structure de distribution fondée par son père Enrique Carreras. Cet immigré espagnol avait créé une chaîne de salles de cinéma dès les années 1910, en association avec William Hinds, un businessman qui jouait occasionnellement les comiques de stand-up sous le pseudo de « Will Hammer ». Mise en demi-sommeil pendant le conflit mondial, la société se retrouva bien dépourvue de films à diffuser une fois la paix revenue, et il fut donc décidé d'en tourner en interne. Baptisée d'après l'ancien nom de scène de Will, la Hammer Film Productions était née. C'est là qu'ont vite éclaté les talents de James, désormais appelé par ses collègues « Le Colonel » puisqu'il avait effectivement atteint ce grade au terme d'une glorieuse participation à la Seconde Guerre mondiale. Négociateur hors pair (on le disait capable de vendre de la neige à un Eskimo), le Colonel a assuré l'essor international de la Hammer

en signant de fructueux accords avec les distributeurs étrangers, notamment américains. Mais c'est l'arrivée d'une nouvelle génération qui a ouvert les portes du triomphe. Entrés très jeunes dans la société bi-familiale, Michael Carreras (fils de James) et Anthony Hinds (fils de William et scénariste très capable) en ont rapidement gravi les échelons, avant d'orienter résolument la stratégie de la maison vers l'épouvante. À partir de 1956, la Hammer remporte d'énormes succès, avec une série de films souvent réalisés par le génial Terence Fisher et offrant des couleurs sanglantes et rutilantes aux monstres classiques des productions Universal des années 1930-1940 : Dracula, Frankenstein, la Momie, etc. Les deux juniors suivront cependant des chemins bien différents. Dès 1961, Michael Carreras volera de ses propres ailes et entamera une carrière de producteur-réalisateur indépendant, travaillant ponctuellement pour la Hammer mais aussi pour plusieurs autres sociétés. Anthony Hinds, lui, restera en poste, rédigeant de nombreux scripts sous le pseudonyme de John Elder. Jusqu'à l'orée de la décennie 1970, qui le verra prendre une semi-retraite anticipée en revendant ses parts de la compagnie...

En réalité, alors même qu'il ploie sous les honneurs royaux, Sir James songe déjà lui aussi à revendre la Hammer. Finalement, il se contente de transmettre le flambeau. Pour pallier le départ de Hinds junior, il fait





revenir son fils Michael à plein temps, en le nommant directeur général de la boîte au début de 1971. L'année suivante, le fiston, apprenant par hasard que le Colonel s'apprête à céder l'entreprise familiale, lui rachète l'ensemble des actions, et devient ainsi le seul maître à bord. Pour autant, ce n'est pas forcément une aubaine. Car si James Carreras a voulu lâcher l'affaire, c'est que la situation n'est guère brillante. Le gros problème tient au tarissement des financements américains, dû à deux facteurs. D'abord, les productions Hammer marchent beaucoup moins bien qu'avant outre-Atlantique (le fond du trou a été touché avec le désastre commercial et artistique du space opera Alerte satellite 02/ Moon Zero Two en 1969), ce qui a poussé les majors hollywoodiennes à jeter l'éponge. En outre, le président US Lyndon B. Johnson a supprimé les mesures fiscales qui rendaient très profitable la délocalisation des films vankees à l'étranger. En 1970, Sir James signe ainsi un accord avec le conglomérat anglais EMI. Dorénavant, les bandes d'horreur de la maison auront un financement à 100 % britannique, ce qui n'avait jamais été le cas. Les sept titres qui ressortent aujourd'hui dans nos salles sont issus de cette entente Hammer-EMI, et témoignent des efforts de la firme pour rester dans la Ci-dessus : Dave « Dark Vador » Prowse est la Créature dans Les Horreurs de Frankenstein de Jimmy Sangster

À gauche :
Anouska Hempel dans Les
Cicatrices de
Dracula de Roy
Ward Baker.

course. En effet, la décisive année 1968 a vu la sortie de Rosemary's Baby et de La Nuit des morts-vivants, deux œuvres très différentes mais ayant en commun d'inscrire l'épouvante dans un contexte réaliste et contemporain. Du jour au lendemain, l'attirail gothique et les récits situés au XIX^e siècle prennent ainsi un sacré coup de vieux. La Hammer essaie de réagir à cette nouvelle donne, en panachant mutations et conservatisme. Pas d'augmentation des movens, ni de réduction du nombre de longs-métrages produits par an : au contraire, le rythme s'accélère encore, et on prolonge les vieilles séries avec des épisodes supplémentaires aux budgets limités. Seulement, les auteurs tâchent d'acclimater les recettes maison au goût du jour, en mettant l'accent sur le sang et l'érotisme. Avec des fortunes diverses, comme le montre le septuor en question. Trois réussites qui doivent être vues par tout amateur de fantastique : Dr. Jekyll et sister Hyde (1971) de Roy Ward Baker, Les Démons de l'esprit (Demons of the Mind, 1972) et Une fille... pour le Diable (To the Devil... a Daughter, 1976), réalisés tous deux par Peter Sykes. Trois mets de choix pour les aficionados de la Hammer : La Momie sanglante (Blood from the Mummy's Tomb, 1971) de Seth Holt



et Michael Carreras, Les Cicatrices de Dracula (Scars of Dracula, 1970) de Roy Ward Baker et Les Horreurs de Frankenstein (Horror of Frankenstein, 1970) de Jimmy Sangster. Enfin, une péloche nettement plus dispensable : Sueur froide dans la nuit (Fear in the Night, 1972) du même Sangster. Les priorités étant posées, rentrons maintenant dans le détail.

REBOOTS COQUINS

La première option choisie est celle des reboots... ou des remakes de remake, si on considère les classiques noir & blanc de la Universal comme les originaux. Le 8 novembre 1970, les salles britanniques accueillent en effet un double-programme réunissant **Les Horreurs** de Frankenstein et Les Cicatrices de Dracula. Le second, scénarisé par John Elder/Anthony Hinds, reprend les grandes lignes du Cauchemar de Dracula de Terence Fisher (1958). Un jeune homme se présente à la porte du château du Comte et s'y voit séquestré, puis son frère et une amie partent à sa recherche... Le réalisateur Roy Ward Baker s'amuse même à inclure une scène présente dans le roman de Bram Stoker mais écartée des précédentes adaptations : le vampire qui sort de sa crypte perchée en haut d'une tour, en rampant sur les parois de la forteresse tel un insecte géant. Plus largement, l'histoire met un fort accent sur le pouvoir exercé par le Prince des Ténèbres sur les animaux, notamment lors de la découverte d'un monceau de cadavres de villageois, massacrés dans une église par des chauves-souris voraces. Car le sadisme sanglant règne en maître, jusqu'à donner un tour déviant aux rapports entre les personnages : voir la tumultueuse relation gay sadomaso entre le Comte et son serviteur hideux, qu'il flagelle et marque au fer au moindre prétexte. C'est que ces Cicatrices... font la

joie des fans en redonnant une place centrale à Dracula (qui tendait à devenir une figure secondaire dans les épisodes précédents) et donc à Christopher Lee, ce dernier reprenant son rôle avec le même mélange d'élégance racée et de bestialité. Tous ces éléments dressent un bilan honorable, en dépit d'une minceur de moyens (le tournage a duré trois semaines tout juste) qui finit d'ailleurs par se retourner en faveur du film. En effet, les passages sans transition entre extérieurs réels et décors de studio confèrent à certains lieux, telle la terrasse du château, un aspect joliment stylisé et onirique.

À noter en outre que le visiteur imprudent n'est pas, comme chez Stoker et Fisher, un clerc de notaire venu vendre une demeure à Dracula, mais un jeune dragueur qui a pris la fuite après avoir été surpris dans le lit de la fille du bourgmestre! C'est là une des clés de l'érotisme galopant des productions Hammer des années 70 : pour rester dans le ton de l'ambiance de libération sexuelle de l'ère hippie, les auteurs privilégient maintenant les ieunes premiers au comportement leste, entourés de filles dépoitraillées et de fessiers rebondis. Cette mode, d'abord réclamée par les distributeurs américains, était justement l'une des raisons de la lassitude de James Carreras et Anthony Hinds. Jimmy Sangster, lui, n'a pas ce genre de réticences, bien qu'il soit un des scénaristes historiques de la firme – seulement âgé de vingt et quelques années, il a écrit les premiers **Frankenstein** et **Dracula**. Il fait même de ces nouveaux impératifs le sujet central de sa première réalisation, Les Horreurs de Frankenstein. Le baron, joué par le chevelu Ralph Bates, est ici un séducteur désinvolte et arrogant qui déshonore les demoiselles de bonne famille, se montre insolent avec ses profs de fac, exerce le droit de cuissage sur sa servante, etc. Et il témoigne de la même absence totale de scrupules quand il s'agit de fabriquer une

créature artificielle. Le résultat est une satire plaisamment anarchiste et enjouée, à l'image du monstre. Ce dernier est très moche et très con, et la majeure partie de l'intrigue consiste à effacer les traces des meurtres qu'il commet quand il s'échappe du labo. De nombreux puristes ne veulent pas entendre parler de cette version, qui tombe comme un cheveu dans la soupe au milieu de l'extraordinaire série des cinq **Frankenstein** réalisés par Terence Fisher. Ils ne savent pas rigoler.

LE FUTUR EST FEMME

Le cas de La Momie sanglante est moins drôle, le film ayant été boudé par le public à cause d'un malentendu. En effet, on y chercherait en vain l'ombre d'une momie, à part peut-être dans l'ultime plan. À la place, nous avons une reine de l'Égypte antique dont le corps est découvert miraculeusement intact par des explorateurs. Vingt ans après, ces derniers sont assassinés tour à tour, tandis que disparaissent des artefacts retrouvés dans le caveau et servant à un rituel de résurrection. C'est que la fille du chef de l'expédition, née au moment même de la fouille, a bien grandi pour devenir l'exact sosie de la pharaonne... Le double rôle est tenu par Valerie Leon, sans doute une des plus superbes starlettes de l'Histoire de la Hammer. Elle est dotée d'incroyables yeux clairs, et sa silhouette de rêve est ici célébrée par des décolletés absolument vertigineux. Pour autant, elle ne se contente pas d'être une belle plante. Étonnamment, la Valerie livre une interprétation très nuancée, naviguant entre expressions de jeune fille apeurée et airs cruels

Sur cette
double page,
de gauche à
droite :
Valerie Leon,
un fossile bien
conservé dans
La Momie
sanglante
de Seth Holt
et Michael
Carreras.

à cette nouvelle donne en panachant mutations et conservatisme.

Ralph Bates œuvre pour la science dans Dr. Jekyll et sister Hyde de Roy Ward Baker. et souverains quand elle est possédée par l'esprit de l'Égyptienne de 4000 ans. Sa prestation entre pour beaucoup dans le charme d'un film dont la fabrication a pourtant été douloureuse. Le grand Peter Cushing a vite quitté le plateau à cause de la maladie mortelle de sa femme, de sorte qu'on a dû retourner ses scènes avec Andrew Keir. Et surtout, Seth Holt (un cinéaste intéressant qui a sans cesse alterné entre œuvres de genre et projets plus prestigieux) a été terrassé par un infarctus fatal avant la fin des prises de vues. Michael Carreras a ainsi fait office de réalisateur pendant la dernière semaine de production.

La féminisation et l'érotisation des mythes, constante de la Hammer des années 1970 (voir entre autres les goules lesbiennes de **The Vampire Lovers** et de ses suites), atteint cependant son sommet dans Dr. Jekyll et sister Hyde, accompagné d'un incroyable carambolage de thèmes. Bafouant allègrement la chronologie et la distinction fiction/réalité, le scénario de Brian Clemens (le créateur de *Chapeau melon et bottes* de cuir) mélange la nouvelle de Stevenson avec des personnages authentiques : Jack l'Éventreur et aussi les affreux Burke & Hare, ces assassins qui fournissaient des cadavres trop frais aux chercheurs en médecine. Quant à Jekyll, il ne vise pas à isoler le gène du mal, mais à trouver l'élixir de jeunesse éternelle... au moyen de cellules féminines! Quand il boit sa potion, au lieu de se transformer en rustre violent, il devient donc une aguichante lady qu'il fait passer pour sa frangine. Ajoutez le fait que le tandem suscite le désir de deux

jeunes gens naïfs, un frère et une sœur qui habitent l'appartement du dessus, et vous obtiendrez un ménage à quatre inédit qui fait comprendre le sens des « +++ » dans l'expression LGBT+++. Avec tout cela, on aurait pu craindre que l'ensemble tombe dans le n'importe quoi, mais il n'en est rien. D'abord, les jumeaux Jekyll-Hyde sont rendus crédibles par l'étrange ressemblance entre Ralph Bates et la sculpturale Martine Beswick. Ensuite, le scénario s'avère à la fois frénétique et fort bien agencé. Enfin, la splendide photo de Norman Warwick assure l'unité de l'œuvre en la baignant dans le brouillard des rues de Whitechapel. À n'en pas douter, un des meilleurs Hammer des seventies avec, sur un sujet voisin, La Fille de Jack l'Éventreur/Hands of the Ripper de Peter Sasdy, et aussi Le Cirque des vampires de Robert Young – deux films qu'on aimerait revoir à l'occasion d'une autre salve de ressorties.

PSYCHOPATHOLOGIES

Un filon méconnu de la Hammer réside dans les thrillers psychologiques, qui prenaient la suite des **Diaboliques** de Clouzot et de **Psychose** de Hitchcock avec leurs cortèges de machinations machiavéliques, de vrais-faux meurtres et de personnages secrètement dérangés. Après ses débuts flamboyants dans le gothique, Jimmy Sangster s'était spécialisé dans ce genre, qu'il avait abordé la première fois en signant le scénario du très bon **Hurler de peur/Taste of Fear** de Seth Holt (1961). Il remet le couvert en produisant, écrivant et réalisant **Sueur froide dans la nuit**. Ici, une jeune mariée fragile subit d'inexplicables tentatives d'assassinat de la part d'un inconnu muni d'un bras artificiel. Les agressions sont-elles imaginaires ? En

tout cas, elles se poursuivent quand l'héroïne s'installe dans l'école privée où son époux trop gentil pour être honnête (l'inévitable Ralph Bates) va redonner des cours à la rentrée prochaine... Hélas, en dépit de quelques bonnes idées (qui utilisent l'impressionnant décor du pensionnat désert), le genre tombe en plein dans son travers majeur, celui d'un suspense complètement mécanique bien qu'impeccablement huilé. Il faut dire que la mise en scène de Sangster, privée du scénario jouissif des Horreurs de Frankenstein, trahit là sa totale platitude.

Au rayon des thrillers psychologiques, on préférera largement le singulier Les Démons de l'esprit. Nous revoici dans un château du XIX^e siècle, là où un père bigot séquestre (en les isolant l'un de l'autre) son fils et sa fille, deux grands ados souffreteux qu'il accuse de pulsions incestueuses. De fait, ils se roulent d'énormes pelles dès qu'ils sont réunis. En outre, la campagne alentour est secouée par des meurtres brutaux qui pourraient bien être commis par le garçon... Du diable s'il était jouable de donner un résumé plus détaillé. En effet, le récit abandonne l'aspect linéaire de la plupart des films Hammer, au profit de la description de personnages affectés de diverses manières par l'affaire : un père hanté par la décadence de sa lignée aristocratique consanguine, un thérapeute en rupture de ban qui entend soigner avec des psychodrames déviants, un prêtre clochardisé qui en appelle à la colère de Dieu, des paysans ivres de vengeance, etc. Le résultat est une atmosphère de folie maladive et hautement contagieuse. Plus proche d'Edgar Poe que de l'horreur Hammer traditionnelle, le film aurait pu donner une nouvelle direction à la firme. Las, il a été très peu vu





à l'époque, puisque les patrons d'EMI, mécontents du produit fini, l'ont sacrifié en octroyant seulement une sortie à la sauvette à cette œuvre qu'il est très intéressant de redécouvrir aujourd'hui.

DERNIER BAROUD

Dans sa dernière ligne droite, une Hammer aux abois joue la carte des collaborations internationales. D'abord, de façon surprenante, avec la société hongkongaise Shaw Brothers. Cela débouche, pour le pire, sur **Un dénommé Mister Shatter**, le **Iames Bond** du pauvre – un film commencé par le grand Monte Hellman et terminé tant bien que mal par Michael Carreras lui-même. Et pour le meilleur, sur Les 7 vampires d'or/The Legend of the 7 Golden Vampires, sympathique mélange d'épouvante et de kung-fu qui sera un des rares succès de la Hammer pendant les années 70. Ensuite, la boîte se frotte enfin aux exigences du fantastique contemporain. Ce sera **Une fille... pour le Diable**, coproduit avec l'Allemagne et qui marche sur les pas de L'Exorciste et de Rosemary's Baby. Un auteur de best-sellers féru d'occultisme se retrouve à héberger une jeune bonne sœur qui a passé l'intégralité de sa vie dans un couvent. Or, il découvre bientôt que le monastère était dédié à la foi sataniste, et que la nonne est cornaquée par une secte d'adorateurs

Ci-dessus, de gauche à droite : Joan Collins dans Sueur froide dans la nuit de Jimmy Sangster et Honor Blackman dans Une fille... pour le diable de Peter Sykes.

À gauche :
Deirdre
Costello dans
Les Démons
de l'esprit de
Peter Sykes.

de Satan souhaitant l'utiliser pour un rituel contre nature... Réalisé comme Les Démons de l'esprit par l'habile Peter Sykes, **Une fille...** parvient à combiner une sorte de récit d'espionnage au rythme alerte avec une bonne moisson de visions dérangeantes : accouchements ultra gore, bébés morts ou monstrueux, cérémonies blasphématoires. Sans compter le dévoilement, impensable aujourd'hui, des charmes adolescents de Nastassja Kinski. Ce baroud d'honneur sera néanmoins un four commercial, et restera comme le tout dernier film d'horreur produit par la Hammer. Celle-ci ne sortira ensuite qu'un seul long-métrage trois ans plus tard, The Lady Vanishes, remake d'Une femme disparaît de Hitchcock. Puis, avec le départ de Michael Carreras, elle cessera d'être une entreprise familiale. Rachetée par deux de ses anciens exécutifs, Roy Skeggs et Brian Lawrence, elle concevra des anthologies fantastiques télévisuelles dans les années 1980. Aujourd'hui, la marque Hammer sert de label pour des films d'épouvante américano-britanniques comme Laisse-moi entrer, La Dame en noir ou le récent The Lodge. Cependant, le nom demeure lié pour l'éternité à la période magique 1955-1976, où il a été synonyme d'œuvres souvent passionnantes et presque toujours délectables, jusque dans les ultimes soubresauts d'une certaine idée du cinéma fantastique à l'anglaise.